

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au  
Collège de St-Maurice en l'année  
scolaire 1898-1899

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 92-98

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice en l'année scolaire 1898-1899

## I

Qu'il me soit permis, avant d'évoquer ces quelques modestes souvenirs de mon année scolaire 1898-99, de préciser brièvement la signification historique de l'institution religieuse de Saint-Maurice, fondée il y a bientôt seize cents ans dans la cité romaine d'Agaune.

Agaune est en effet l'un des plus anciens centres chrétiens de Suisse et d'Europe. C'est là que, pour manifester la sainteté du lieu où les soldats de la Légion thébaine avaient subi le martyre aux environs de l'an 300, l'évêque d'Octodure, saint Théodore, vers l'an 381, mit en sûreté les restes mortels de ces premiers champions de la foi en notre pays, en les ensevelissant au pied du rocher de Vérossaz et en édifiant un sanctuaire sur leur tombeau.

Des moines ou des clercs s'y rassemblèrent, formant sans doute une fraternité à la manière des congrégations de l'Orient, pour se consacrer à la vénération de ces héroïques et saints martyrs et à la diffusion de la foi chrétienne. Agaune prit toujours plus d'importance dans les siècles suivants, jusqu'à devenir l'un des pèlerinages les plus célèbres de l'époque franque.

En 515, le roi Sigismond de Bourgogne fonda un monastère auprès de la basilique des Martyrs et prescrivit aux moines la *laus perennis*, c'est-à-dire le chant ininterrompu de la louange de Dieu. Les reliques des saints Martyrs Maurice, Exupère, Candide et Victor furent d'abord vénérées dans la crypte de l'église ; plus tard, au XIII<sup>e</sup> siècle, elles furent déposées dans des châsses précieuses et offertes à la vénération des fidèles dans la basilique même.

Mais Agaune ne fut pas seulement un asile de la vie monastique dès les temps les plus anciens et un lieu de pèlerinage

renommé, elle fut aussi, dans le haut moyen-âge, le théâtre d'événements appartenant à l'histoire générale. Le monastère et la localité ne se trouvaient pas en vain au carrefour des alpes et des cols alpins les plus fréquentés. C'est pourquoi Saint-Maurice devint toujours plus un point de rencontre et un pied-à-terre des plus hauts dignitaires, tant religieux que civils. L'empereur Charlemagne et plusieurs de ses descendants et successeurs furent maintes fois les hôtes de ce bourg. Le monastère reçut d'eux de splendides présents et des privilèges. Du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle au milieu du IX<sup>e</sup>, les mêmes prélats gouvernèrent à la fois l'Evêché de Sion et l'Abbaye de Saint-Maurice, faisant, semble-t-il, leur résidence dans cette dernière, du moins l'Abbé-évêque Vulchaire. Puis Saint-Maurice devint le centre, un centre parfois disputé, d'une province allant du Jura au Mont-Joux. L'un des chefs de cette vaste province, le comte Rodolphe, restaura le Royaume de Bourgogne à Saint-Maurice même, en 888. L'Abbaye devint l'une des capitales de la dynastie rodolphienne et le resta jusqu'à l'extinction de cette race royale, en 1032. C'est alors que les comtes de Savoie prirent pied dans le Vieux-Chablais, où Saint-Maurice continua de faire figure de chef-lieu.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le Trésor de l'église abbatiale contienne des objets très rares et d'une valeur artistique inappréciable : vases sacrés, châsses et reliquaires, insignes pontificaux, travaux magnifiques des temps les plus anciens, qui furent souvent des cadeaux de grands seigneurs ou d'hôtes du monastère et de son sanctuaire.

Mais aussi, tout au cours des siècles, l'Abbaye et ses basiliques successives furent dévastées par des chutes de rochers, des incendies, des incursions ennemies et des pillages. Pourtant, à travers tous ces désastres, cette institution maintint son existence grâce à la protection divine et à l'intercession de ses saints Patrons ; l'Abbaye reconstruisit les édifices renversés et demeura fidèle aux volontés de ses fondateurs. En 1128, les chanoines — qui avaient remplacé les moines depuis le IX<sup>e</sup> siècle — adoptèrent la Règle de S. Augustin qui est encore en vigueur.

Beaucoup de ruines, vestiges des constructions détruites, sont encore visibles aujourd'hui, avec des fragments de sculpture et des restes de fresques. Même après le XII<sup>e</sup> siècle, l'Abbaye connut, hélas ! des ravages causés par des éboulements

ou des incendies, mais bientôt succédaient aux désastres de complètes rénovations des bâtiments, ainsi que ce fut le cas encore récemment.

Le 3 mars 1942, en effet, l'imposante tour de pierre, témoin de la durée millénaire du monastère de Saint-Maurice, s'écroula, durement touchée par la chute d'un bloc de rocher. Par bonheur, il fut possible de la relever en peu de temps en lui conservant sa forme romane, et, par la même occasion, d'agrandir et d'embellir l'église.

Depuis près de seize siècles, l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune demeure un lieu de prière constante et de pieuse observance conventuelle, un bastion de la foi catholique et un centre de rayonnement.

Des écoles existèrent depuis longtemps déjà à l'Abbaye. Sans doute, ne reste-t-il que de minces vestiges de cette activité enseignante dans les temps lointains. On peut cependant citer le fait suivant : vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, un notable gallo-romain de Grenoble confia son fils au monastère pour l'y faire instruire. Le jeune homme se fit moine, puis ermite, devint Abbé dans les Vosges, où il mourut en odeur de sainteté, vers 630 : saint Amé. Comme lui, sans doute, de nombreux jeunes gens demanderont au cours des siècles leur instruction aux écoles du monastère. Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles apparaissent quelques noms de recteurs ou de professeurs. On enseignait alors surtout le latin.

Le collège dans sa structure actuelle, comprenant lycée et gymnase, ainsi qu'une école de commerce et un cours spécial pour jeunes gens de langue allemande, comptera cent cinquante ans d'existence en 1956—37. Il offre à la jeunesse en même temps qu'un enseignement sérieux, une sûre formation religieuse et une saine préparation à la vie. Il lui en revient une renommée justifiée. Et ce qui ajoute encore à son cachet spécial, c'est que la Maison de Saint-Maurice est et demeure le vénérable témoin des premiers temps du christianisme dans notre patrie.

## II

Quand j'eus terminé la 2<sup>e</sup> classe commerciale au Collège de Maria-Hilf à Schwyz, en 1898, mes parents décidèrent de m'envoyer dans un institut de Suisse romande pour y parfaire

mes connaissances en langue française ; on choisit alors le Collège de Saint-Maurice.

J'avais seize ans. Contrairement à ce qui se passa au début de mes études à Schwyz où, comme un novice, je dus me familiariser avec des réalités qui m'étaient jusqu'alors totalement étrangères, je possédais à présent plus de renseignements sur ce qui m'attendait dans ce nouveau collège où mon entrée était imminente.

La lecture attentive du prospectus de Saint-Maurice me laissait entrevoir un genre de vie semblable pour l'essentiel à celui que j'avais connu dans l'internat précédent. Pourtant, parmi les indications de mon futur collège, il s'en trouvait de plus engageantes qui retinrent une attention spéciale. Diverses faveurs semblaient annoncer que, par rapport au train de vie étudiantin pratiqué en Suisse alémanique, donc aussi à Schwyz, je bénéficierais d'un traitement plus doux dans l'agréable Suisse romande.

Par exemple, je fus bien aise d'observer certains adoucissements concernant le réfectoire. De plus, grand dormeur, j'enregistrai avec satisfaction la durée un tantinet plus longue du repos nocturne. L'uniforme prescrit alors était aussi beaucoup plus seyant. Enfin, vu que l'internat de Saint-Maurice devait abriter seulement quelque cent cinquante étudiants, au lieu des trois cent cinquante et plus que comptait Maria-Hilf, je pouvais entrevoir une vie de famille plus intime.

Somme toute, le temps que j'allais passer là-bas, autant que je croyais pouvoir en juger, ne paraissait pas devoir m'imposer que des obligations désagréables. Et si, naturellement, je me tourmentais de soucis de tout genre, singulièrement en ce qui touchait à mes progrès scolaires, j'espérais pourtant, d'après les perspectives que me révélait le prospectus, m'acclimater rapidement et sans heurt à ma nouvelle résidence. L'expérience m'apprendra bien ce qu'il en est, me disais-je. Plein de confiance donc, j'abordai en Suisse romande, à Saint-Maurice.

Sans doute, ma vie au Collège de Saint-Maurice, quand je la considère avec le recul de plus de cinquante ans, n'offrait rien de saillant. C'était une vie au jour le jour, tout à fait commune. Mais comme chacun vit à sa façon sa vie et en saisit les événements d'après sa propre sensibilité, il me sera bien permis d'évoquer, de mon année d'études passée à

l'ombre du monastère bas-valaisan, quelques souvenirs : peu importants en soi, ils s'en sont pas moins pour moi colorés d'un cachet particulier.

Un épisode dramatique vint déjà corser le début de mon séjour. Durant la première nuit que je passai au dortoir, il sévit un de ces puissants vents de tempête qui, de temps en temps, s'engouffrent dans le défilé rocheux du Valais.

Avant que je n'aie réussi à m'endormir, le fœhn commença tout à coup à gémir et à mugir. Les toitures vibraient sans interruption. Le vent secouait puissamment les galandages ; les fenêtres craquaient ; ça et là un contrevent claquait. Le tumulte faisait rage inlassablement, si bien que l'ouragan me paraissait diriger sa force brutale uniquement sur le couvent et le collège, comme sur un objectif désigné d'avance à ses coups.

La peur et un malaise physique à peine supportable me ravirent le sommeil, et, pensais-je longtemps, je serai toute la nuit tourmenté comme par mille fantômes qui me voudraient du mal. Mais, jeune comme je l'étais, je réussis pourtant à m'endormir plus tôt et mieux que je n'avais osé l'espérer...

Contrastant du tout au tout avec cette nuit agitée, le lendemain devait dévoiler une clarté féerique de l'air, inondée lentement d'un soleil resplendissant, et enfin débarrassée de ce méchant fœhn. Du coup, je me rendrai nettement compte de tout ce qu'avait de sauvage et de romantique cette vallée bordée de parois rocheuses et de hautes montagnes, qui serait le décor de ma vie de tous les jours.

Quand je m'éveillai, je fus saisi par une inquiétude lancinante, oppressante: un événement important pour moi allait se passer, et je me demandais ce que serait mon entrée en classe, imminente...

Je devais suivre le cours supérieur spécial de français qui, outre l'étude de cette langue par le vocabulaire, les devoirs écrits, la grammaire, comprenait aussi de la géographie, de l'histoire, de l'arithmétique et de la comptabilité. A cela s'ajoutait, une fois par semaine, l'enseignement de l'allemand : il s'agissait en premier lieu de nous apprendre à l'écrire correctement.

Mon acclimatation se fit à peu près sans que je m'en aperçusse, alors qu'à Schwyz, je ne m'étais mis au courant qu'au prix des plus grands efforts.

Chaque jour, le chanoine Oscar de Cocatrix se trouvait auprès de nous pour nous enseigner le français : c'était un homme d'une prestance respectable, qui nous paraissait sans doute plus âgé qu'il n'était, et, ce que nous sentions bien, un homme d'un caractère rigide, plutôt sévère. Comme tous les chanoines de saint Augustin, il portait une soutane noire, identique à celle des prêtres séculiers. A la différence de ceux-ci cependant et comme signe distinctif de son Ordre, il ajoutait en sautoir un étroit ruban blanc, divisé sur la poitrine en deux minces filets qui se rejoignaient en une bande plus large dans le dos, vestige, dit-on, de l'ancien scapulaire monastique.

Au demeurant, M. le chanoine de Cocatrix eut l'habileté de débiter de façon originale et ce, d'autant plus qu'il ne voulait savoir, selon son propre aveu, pas un seul mot d'allemand. D'âges différents, allant de seize à vingt ans, nous formions un groupe de quelque trente Suisses alémaniques venus de Bâle, de Zurich, Saint-Gall, Schwyz, Lucerne, Soleure et, surtout, du Haut-Valais, auxquels se joignaient deux Allemands authentiques, l'un de Cologne, l'autre de Constance.

Pendant un premier laps de temps, le prêtre-professeur avait arpenté la classe à grands pas jusqu'à ce que nous fussions en ordre et prêts au travail. Tout à coup il imposa le silence, se rendit à la fenêtre, en ouvrit la partie supérieure et nous demanda en la montrant : « *Was ist das ?* » Cette question nous parut étrange et personne ne sut répondre. Il devait avoir escompté son effet car, vraisemblablement, il avait maintes fois déjà recouru à ce stratagème. « Eh bien ! poursuivit-il, ce que vous voyez à présent c'est un véritable *vasistas*. Je crois que vous le nommez en allemand : *Schiebfenster* ».

Par cette inattendue entrée en matière, M. le chanoine de Cocatrix venait de se gagner la moitié au moins de notre bande toute désireuse de s'instruire, et je dois avouer, en ce qui me concerne, que son enseignement, par la suite, eut assez d'efficacité pour faire de moi un étudiant et un camarade parlant avec toujours plus de facilité et de naturel. Au reste, ce progrès en sociabilité française était d'autant plus désirable qu'à nous, Suisses alémaniques, il n'était permis de parler notre langue qu'à la récréation d'après-dîner, alors

qu'à tous les autres moments de la journée le français était obligatoire.

Malgré la connaissance croissante que nous avions de la langue des *Welsches*, il faut bien avouer que, malheureusement, nous ne réussissions guère à établir de rapports spontanés avec les étudiants de Suisse occidentale, qui étaient assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes, formant un bloc d'environ cent vingt face à la maigre poignée de trente élèves que nous étions. Ces jeunes et fiers Romands étudiaient presque tous le latin, alors que nous, par un contraste frappant, nous étions enrôlés dans un « cours de français » en formation... Par surcroît, des différences de culture et de caractère n'apportaient aucune inclination réciproque vers une cohésion affranchie de préjugés. Seuls les jeux des temps libres et les promenades faites sous la conduite des professeurs nous mélangeaient de temps en temps les uns aux autres. Heureusement, nous nous mettions peu en peine de ce sentiment de séparation que nous éprouvions, bien qu'une fréquentation plus régulière des Romands eût grandement favorisé en nous la pleine acquisition d'une langue qui nous était étrangère.

(A suivre.)

Josi MAGG